

L'âme de fond

Aurélie Resch

Number 104, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Resch, A. (2005). L'âme de fond. *Moebius*, (104), 37–42.

AURÉLIE RESCH

L'âme de fond

La vieille palissade en bois ne masque que partiellement le chantier en cours et semble littéralement exploser sous les décibels des grues, scies à métaux, bétonneuses et autres pensionnaires du lieu. Un brouillard de poussière grise et graveleuse se ramasse à cet endroit avant de glisser plus en avant des planches mal jointes qui hérissent le trottoir. Le jour tombe et le vacarme s'atténue bientôt pour laisser place à la plainte du vent et à la lointaine agitation de la circulation, là-bas à quelques blocs, dans la ville. Des hommes sortent peu à peu, par grappes ou couples... ou seuls. Une ombre plus menue, juste une ombre, distincte par sa petite taille et sa longue chevelure brune, se faufile à travers eux et s'éloigne, seule et sans bruit. Elle sort de là, elle aussi. Elle travaille à la soudure de métaux tout au fond du hangar sombre, dans un coin où elle a pour elle les ténèbres et les flammes. C'est un travail comme un autre, qui, somme toute, lui convient bien. D'ailleurs, qu'aurait-elle pu faire d'autre, elle qui était née et avait vécu dans le monde du bruit, de la casse, de la poussière et de l'étincelle ? Elle a ni à parler, ni à réfléchir, ni à se déplacer. Ça lui laisse tout son temps pour regarder la flamme du chalumeau et pour rêver. Le jour n'existe que dans sa tête, puisque la nuit est sa compagne de route du début à la fin de la journée. Compagne qu'elle retrouve après sa parenthèse d'une dizaine d'heures dans sa tanière.

Elle emprunte le chemin du retour d'un pas mécanique, perdue dans ses abîmes, en parallèle de ce monde d'hommes qu'elle ne remarque même pas, tout entière dédiée à sa rêverie. Les graffitis turbulents et criards, qui deviennent obscènes à partir du pont sous lequel elle passe pour rentrer chez elle, ne l'interpellent plus. Ils sont juste

là pour lui rappeler qu'elle est sur terre et qu'ils remplacent les voitures et les bus dans ce quartier désert. Ses rétines en sont tellement saturées qu'elle ne saurait dire si d'autres ont été rajoutés. Et puis d'abord, qu'est-ce que cela change ? Elle habiterait toujours au cinquième de cet immeuble marqué d'un arrêté pour démolition, oublié depuis presque un an. Elle aurait toujours cet escalier effrité et sombre à grimper, sa fenêtre minuscule à ouvrir, avec vue sur les huit voies du boulevard périphérique, seul contact avec la ville. Et puis le lendemain, il lui faudrait à nouveau passer devant cette mosaïque colorée pour retrouver son travail. Qu'importe, puisque le plus beau est là-dedans. Dans le silence et la pureté d'une tête autonome et dissociée de tout.

Elle tourne à gauche, sans se préoccuper davantage des quatre chats malingres qui fouillent dans un tas de poubelles entassées sous des propos racistes peints à la bombe sur le mur décrépit adjacent à l'immeuble. Sale. Qui est le sien. Elle entre et entreprend sa montée vers son 10 m².

Son regard ne se mobilise pas davantage, une fois la porte refermée, sur les murs gris. Juste un geste automatique pour pousser le verrou. Dérisoire, ça aussi. Deux pas en avant la font passer devant le placard-salle de bain, et pénétrer dans la pièce fourre-tout. Un coup d'épaule fait choir sur le canapé-lit son parka kaki, et sa main tendue fermant la fenêtre met fin au tumulte assourdissant du fleuve urbain. Un soupir après, elle se retrouve sous la lumière crue et jaune de l'ampoule nue pendue à ses fils au-dessus du lavabo. La glace lui renvoie le même visage sale, dénué de toute expression, mangé par deux grands yeux sombres, fatigués et brillants. Le filet d'eau lui suffit pour se laver sommairement les mains, mais le froid, comme toujours, la fait grimacer. L'image de ses dents lui donne envie d'y passer un index en frottant pour les lisser davantage, et qui sait, les faire briller.

Vient alors le moment divin de la douche, qui, si elle n'est pas toujours chaude, vous lave de la journée et glisse sur votre peau, caressant chaque pigment de votre corps, le dénouant et le purifiant peu à peu, le préparant à l'étape ultérieure, qui sera son grand moment de la journée. Elle ouvre le robinet, et a la chance cette fois d'obte-

nir de l'eau chaude. La buée envahit bientôt la pièce et ses pensées, recouvrant complètement les murs jaunes et suintants.

Les cheveux encore mouillés et collés à sa figure, disparaissant sous un immense pull en laine à col roulé, elle se glisse sous sa couverture et se saisit d'un magazine sur une pile posée sur l'étagère. L'ouvrir, c'est plonger dans le bonheur, se propulser dans l'au-delà, là où tout est beauté, luxe, calme et volupté.

Chacune des pages est un ravissement des sens. Les océans qui y sont photographiés ont des eaux cristallines qui tintent agréablement aux oreilles et qu'ourlent des duvets de sable fin. Sur certaines pages, au contraire, les eaux sombres et voluptueuses offrent leur insondable mystère et leur romantisme à tout cœur épris de grand large, d'embruns et d'aventures. De cette écume laiteuse qui nappe les grandes vagues, elle sent la texture au bout de ses doigts, et l'iode sur sa langue. Des rouleaux cobalt et furieux, elle entend les cris et souffre la puissance du sable roulé et pétri du ressac sur les plages blondes. Elle perçoit cette musique qui fait danser son cœur et frissonner sa peau. Le bleu encore une fois l'engloutit, se referme sur elle et ses sens, l'enlevant à son monde gris et dur de béton et de bruit, la soustrayant au concret pour la bercer dans le fluide, la perdre dans le non-repère et l'abandon. Les yeux fermés sur le sel, les paillettes d'or du soleil, sur les flots et le cri des mouettes, elle quitte encore une fois cette écorce charnelle si grise et vide.

*

Les paupières s'agitent et s'ouvrent sur un plafond lézardé. Il est six heures, un nouveau jour se lève et un retour vient de s'opérer. Comme chaque jour. Le bleu de travail qu'elle a oublié – comme toujours ou presque – de retirer sur le chantier devient une fois encore sa chrysalide, et la fenêtre à nouveau ouverte, après un café noir lentement avalé, souhaite la bienvenue au mugissement du torrent routier. La nuit extérieure l'accueille encore une fois avec toute la distance glaciale que se permet parfois l'univers à l'égard de l'homme. À nouveau les poubelles et les

chats maigres. Les insultes, les propos racistes, les dessins obscènes sous le pont, puis les graffitis qui vous sautent à la figure avant de rencontrer les reposantes et familières planches pourries de la palissade du chantier. Là, on retrouve ces hommes bourrus, humains, silencieux, et bêtes d'acceptation, d'habitudes et de fausses satisfactions. Puis viennent les signes de tête, les grommellements et les esquisses de sourires qui s'échangent avant que la grande agitation ne commence. On sort du bâtiment dans lequel on est entré pointer et prendre son matériel, en file, sur trois lignes, puis on se disperse, chacun à son poste, avant de se perdre dans le vacarme. Le hangar et sa pénombre rassurante, ces ombres qui se meuvent encore au ralenti, et puis, dans quelques secondes, ce sera une explosion de feux d'artifice et d'étincelles qui jailliront des fers à souder, des chalumeaux et autres inventions utilitaires.

Et la voilà, assise à sa façon sur ses talons, au fond du hangar, son chalumeau bien en main, penchée sur son ouvrage. Absolument pas concernée par les sifflements et grincements des outils ni par les jurons ou les cris de ses collègues qui travaillent à la chaîne ou seuls et qui ont besoin de sons et de souffles pour savoir qu'ils existent. Elle reste concentrée sur les éclairs qui jaillissent de l'instrument au contact du métal et qui se reflètent sur la vitre de son casque. Une vitre teintée qui abrite ses yeux sombres et grands ouverts. La flamme bleue mord le métal, qui peu à peu fusionne et fond, prenant des dimensions fantastiques, se transformant en un océan que fait frissonner le vent. Des vagues brûlantes ourlent, ondulent et la tache devient extase. Ce sont encore des courants d'eau et des lames projetées qu'elle rencontre et module tout au long de sa journée, loin de la vétusté des lieux et de la crasse des hommes. C'est un perpétuel voyage dans le fluide et l'immensité, dans la vague du plaisir et l'océan de la perte. Une continuité rêvée du lieu béni, de l'édén réservé, de l'inaccessible à l'humain. Même les yeux fixés sur sa tache, les pupilles dilatées, elle entend le grondement des flots, le gémissement du sable emporté, le clapotis de la vaguelette sur le rocher. Il n'y a qu'à regarder danser la flamme bleue et fondre le métal. Le voir doré, rougir et devenir liquide dans un cycle infini, un peu comme se

perdre dans l'océan. Son monde d'illusion dans lequel elle se sent si déconnectée. Si heureuse.

Un mouvement humain. Une houle générale, une tape dans le dos, et c'est la fin de la journée, le retour brutal au concret, au ciment et au béton citadin. Il y aura encore ce corps et ces objets à porter dans un autre endroit, ces mains à serrer ou à ignorer encore une fois. Et puis ce sera la nuit et le froid à affronter, le gris, le désert et la crasse de la rue, l'éternel chemin qui mène chez soi. Et là voilà déjà dans la rue, loin des hommes et du chantier, et pour une fois sans son bleu de travail (tiens ?). Le nez toujours rougi par le froid, les poings enfoncés dans les poches du parka, et bientôt le petit pont, ses dessins obscènes, ses poubelles et ses chats à traverser avant de grimper le vieil escalier de l'immeuble délabré. Aujourd'hui pourtant, ce soir pardon, ce ne sera pas pareil, et rien ne sera plus jamais pareil. Il y aura, à peine franchie l'obscurité du pont, cette silhouette qui jaillira brusquement des profondeurs et qui, en quelques bonds, se retrouvera sur sa victime, la serrant à la gorge d'une main, faisant danser de l'autre une lame de couteau devant ses yeux. Il n'y aura pas de cris, pas de bruit, et tout se passera à une vitesse incroyable. L'homme la retournera et la renversera sur le tas de poubelles, faisant fuir un chat. Il arrachera avec brutalité ses vêtements, tirera sur son pantalon et la violera, tenant toujours le couteau contre sa gorge. Et elle ne fermera pas les yeux. Pas un son ne sortira de ses lèvres. Et la douleur l'envahira. Insoutenable. Renforcée par l'horreur de la violence des secousses, de la lame appuyée sur sa chair et des halètements de l'homme. Les lèvres soudées, ce seront ses yeux qui hurleront sans cesse en rencontrant les horribles graffitis du mur derrière elle. Un train passera sur le pont, et son bruit se perdra dans la nuit comme les ahans de l'homme, petit à petit.

C'est un battement d'ailes imperceptible qu'elle perçoit, et puis une mouette apparaît bientôt dans un vol gracieux sur fond de ciel bleu. Que du ciel bleu. Les bruits de l'homme meurent et la mouette d'un blanc éclatant continue son vol entre deux airs au-dessus d'une mer calme et étincelante. Un léger souffle irise l'eau et vient ébouriffer le plumage de l'oiseau, sans toutefois troubler l'harmonie.

Le silence est total. Limpide. Aérien. La mouette descend par paliers pour planer un instant au-dessus du bleu. Puis un coup d'ailes l'éloigne, et bientôt elle n'est plus qu'un point à l'horizon, plus qu'une goutte de peinture sur un fond uniforme, plus gris que bleu d'ailleurs. Celui d'un mur. Celui d'un mur où cette petite tache blanche est le point du « i » de bite, écrit grossièrement à côté d'un dessin représentatif, et sur lequel reste fixé le regard mort d'une jeune femme renversée sur un tas de poubelles.